Protée

Rhèmes d’amour

Michel Balat

Volume 26, numéro 3, 1998

Logique de l’icône

URI : https://id.erudit.org/iderudit/030529ar
DOI : https://doi.org/10.7202/030529ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département des arts et lettres - Université du Québec à Chicoutimi

ISSN

0300-3523 (imprimé)
1708-2307 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Balat, M. (1998). Rhèmes d’amour. *Protée*, *26*(3), 77–87.
https://doi.org/10.7202/030529ar

Résumé de l'article

Cet article met à l’épreuve la distinction classique icône/symbole dans l’étude de graphes. Accessoirement, il démontre qu’à partir d’une proposition simple, du type sujet–verbe–complément direct, et de la négation des ses parties, on peut constituer 448 propositions distinctes.

RHÈMES
D'AMOUR

RHÈMES D'AMOUR

MICHEL BALAT

INTRODUCTION

Quelqu'un aime quelqu'un, une histoire d'amour, certes, mais une histoire de rhème, car tout cela peut varier. À l'infini? C'est ce que nous nous proposons d'étudier à l'aide des Graphes Existentiels de C.S. Peirce dont nous allons ici succinctement indiquer les bases.

Tout d'abord, dans la classification des *représentements* en «ton, trace, type», les graphes sont des *types*. Écrire un graphe est une opération qui concerne la réplique du type (que nous appelons habituellement la *tessère* [Balat, 1990]): ainsi *écrire* une réplique du type (une tessère) sera *inscrire* un graphe (un type). La tessère est donc un représentement qui remplit une fonction «porte-type» (Cohadon *et al.*, 1998: 208).

Écrire/inscrire un graphe nécessite une *Feuille d'assertion* (Balat, 1994). La feuille d'assertion est donc adaptée à l'inscription de types, donc à l'écriture de tessères. Ce peut être une feuille de papier aussi bien que l'espace sonore d'un cabinet de psychanalyste: c'est dire s'il ne faut pas en avoir une représentation trop matérielle, même si elle suppose quelque matérialité pour assurer la permanence d'une écriture.

Nous verrons un peu plus loin ce qu'il y a à inscrire sur la feuille. Notons que, quoi que ce soit que nous notions,

- trois sujets, intriqués, sont concernés dans cette inscription, le *Scribe* (*The Graphist* chez Peirce), le *Museur* (*The Muser* [Deledalle, 1990: 175], mais surtout *The Grapheus* [Balat, 1994, puis 1998b]) et l'*Interprète*;
- trois sortes de types sont utilisés: le *rhème*, la *ligne d'identité* et la *coupure*;
- l'Interprète peut opérer sur la feuille par *insertion* et *effacement* de graphes.

Nous donnerons des indications plus loin sur quelques-uns de ces concepts. Mais la triade «scribe, museur, interprète» n'étant pas directement utile pour le travail proposé dans cet article, nous ne nous y attarderons pas. Nous l'avons toutefois indiquée, parce qu'elle est de la plus grand importance dans le maniement des graphes. Le Scribe inscrit, sa seule contrainte effective étant d'être lisible par l'interprète. Qu'inscrit-il? L'élaboration *continue* du monde par le

Museur. Hélas, le Scribe procède *discontinûment*, une perte est donc irrémédiable. L'Interprète, lui, va indiquer ce qui du musement du Museur peut être inféré des inscriptions du Scribe. Voilà, fort schématiquement, le lien de ces trois sujets autour des graphes. Un dernier mot : il peut nous être reproché d'utiliser ce concept d'Interprète en lieu et place de celui d'Interprétant (Balat, 1998a : 114). Si cela était, nous nous bornerions à dire que, d'une part, c'est le terme même qu'emploie Peirce dans sa présentation des graphes existentiels et que, d'autre part, les deux termes ne se substituent en aucun cas l'un à l'autre, puisqu'il s'agit ici de la fonction d'interprétation et non du signe interprétant.

Par ailleurs le concept de Rhème, dans la mesure où il est dans le titre de cet article, peut être rapidement présenté. Formellement, dans la classification des signes, le rhème est l'interprétant premier, l'équivalent logique de ce qui est appelé de nos jours la *fonction propositionnelle*. Plus précisément, pour Peirce, le rhème est ce qui reste d'une proposition quand on lui a ôté son ou ses sujets, de même qu'une proposition prémissielle est ce qui reste d'un argument quand on lui a ôté sa conclusion. Que je dise « quelque chose est beau » (1) ou « tout est beau » (2), dans les deux cas j'asserte le rhème d'une chose individuée. Dans le premier cas, je laisse au Museur le soin de désigner de quel individu il s'agit et, dans le second, c'est à l'Interprète que je laisse ce choix (*C.P.* 3.439). La part rhématique de chacune de ces propositions est celle qui est sans partie séparée (que nous pourrions représenter par « –est beau », le petit tiret étant là pour indiquer un blanc où quelque chose peut venir se loger).

Venons-en alors plus directement à notre propos. Nous voudrions montrer une des utilisations possibles de la théorie des icônes chez Peirce. Pour cela, nous prenons quelques graphes, dont, bien entendu, la compréhension suppose une dimension de symbole, mais dont le traitement, lui, ne nécessite que la fonction iconique. C'est-à-dire que, indépendamment de la signification qui peut être donnée au(x) graphe(s), nous pouvons les manipuler comme des images, disons plutôt, dans la classification de Peirce, comme des diagrammes. Nous allons voir que ces opérations vont permettre de trouver un certain nombre de résultats systématiques, en particulier de montrer que le nombre de propositions simples, du type grammatical « sujet-verbe-complément d'objet direct », que l'on peut obtenir par négation de parties de la proposition d'origine est de 448, et ceci quelle que soit la proposition en question. Peut-être certaines d'entre elles, à telle ou telle occasion, n'auront aucun sens, mais il s'agit là de possibilités de propositions. Par contre, les propositions ainsi obtenues sont, formellement, toutes distinctes. Bien entendu, il était hors de question de les expliciter toutes, aussi nous n'avons donné la formulation que de certaines d'entre elles, au hasard.

Nous commençons par une étude préalable de propositions plus simples encore, à sujet et à complément totalement indéfinis, et nous terminons par des propositions triadiques à sujets indéfinis, que nous traitons de la même façon.

Voici, à partir d'extraits de textes de Peirce et de commentaires personnels, une rapide présentation des conventions des Graphes Existentiels, nécessaire à la compréhension de ce qui va suivre, avec quelques exemples.

Introduction aux Graphes Existentiels

Les conventions des Graphes « alpha »

C0. Tous les traits de ces diagrammes pour lesquels il n'est pas requis un caractère donné, que ce soit expressément ou par des conventions de langage préalables, peuvent varier à volonté. Cette « convention » est numérotée zéro, parce qu'elle est comprise dans tous les accords.

C1. Ces conventions sont supposées être comprises mutuellement par deux personnes : un *Scribe*, qui exprime les propositions en accord avec le système d'expression appelé celui des *Graphes Existentiels*, et un *Interprète*, qui interprète ces propositions et les accepte sans discuter.

Un *graphe* est l'expression propositionnelle dans le Système des Graphes Existentiels de tout état possible de l'univers. C'est un symbole et, comme tel, général : il est dès lors à distinguer d'une *instance de graphe*. Un graphe reste un graphe même s'il n'est pas asserté réellement. Une expression, du point de vue des conventions de ce système, d'un état de choses impossible (en conflit avec ce qui est garanti à l'extérieur ou qui a été asserté par le scribe) n'est pas un graphe, mais est appelée *Le Pseudographe*, toutes expressions équivalentes dans leur absurdité.

On admettra qu'une certaine feuille, ou tableau, sous le nom de *Feuille d'assertion*, sera considérée comme représentant l'univers du discours, et comme assertant quoi que ce soit qui est garanti entre le scribe et l'interprète comme étant vrai de cet univers. La feuille d'assertion est, dès lors, un graphe. Certaines parties de la feuille, qui peuvent être disjointes du reste, ne seront aucunement considérées comme une de ses parties.

Le scribe peut placer des instances de graphe sur la feuille d'assertion ; mais cet acte, nommé « écrire un graphe » sur la feuille d'assertion, sera entendu comme constituant l'assertion de la vérité du graphe écrit. On ne définit pas « assertion » ; mais il est supposé être permis d'écrire quelques graphes et pas d'autres.

C2. Une instance de graphe sur la feuille d'assertion, n'ayant aucune connexion écrite avec quelque autre instance de graphe qui peut être écrite sur la feuille, fait de toute manière, tant qu'elle est sur la feuille d'assertion, la même assertion, indépendamment de ce que peuvent être les autres instances de graphe sur la feuille. On peut distinguer le *Graphe entier* de la *partie de graphe*.

C3. Par *Coupure* (*cut*), nous entendrons signifier une séparation linéaire revenant sur elle-même (représentée naturellement par une ligne tracée finement ou colorée de façon particulière), qui disjoint ce qui est enclos de la feuille d'assertion sur laquelle elle se trouve elle-même, ou de toute autre aire sur laquelle elle se trouve. L'espace entier à l'intérieur de la coupure (mais ne comprenant pas la coupure elle-même) sera nommée l'*Aire* (*area*) *de la coupure*. Quoique l'aire de la coupure ne fasse pas partie de la feuille d'assertion, la coupure et son aire, ainsi que tout ce qui est sur elle, seront considérées toutefois, sous le nom de l'*Enclos* (*enclosure*), comme étant sur la feuille d'assertion ou sur toute aire sur laquelle peut se trouver la coupure. On peut distinguer *Enclos pair et impair*. Une coupure n'est pas un graphe, mais un enclos en est un. La feuille ou toute autre aire où se trouve la coupure sera appelée la *place* (*place*) *de la coupure*.

Une paire de coupures, l'une dans l'autre, mais non dans quelque autre coupure que celle qui n'est pas interne, sera appelée un *Huit intérieur* (*scroll*). La coupure externe sera appelée la *boucle externe* (*outloop*), et la coupure interne, la *boucle interne* (*inloop*). L'aire de la boucle interne sera appelée le *fermé interne* et l'aire de la boucle externe, excluant l'enclos (et non simplement l'aire) de la boucle interne, le *fermé externe* du huit intérieur. L'enclos d'un huit intérieur (c'est-à-dire l'enclos de la boucle externe) sera compris comme un graphe ayant une signification telle que, s'il se trouvait sur la feuille d'assertion, il asserterait *de inesse* [1] que, si le graphe entier dans le fermé de la boucle externe est vrai, alors le graphe entier dans le fermé de sa boucle interne est vrai. Aucun graphe ne peut être écrit qui traverse une coupure, d'aucune manière ; quoiqu'un enclos soit un graphe.

Le remplissage d'une aire entière, avec quelque matériel que ce soit (encre, craie, etc.) qui peut être utilisé, sera appelé l'*oblitération* (*obliterating*) de cette aire, et sera compris comme étant une expression du Pseudographe sur cette aire.

Corollaire. Une telle aire oblitérée peut être rendue infiniment petite, une coupure simple aura l'effet de dénier le graphe entier de son aire. Car dire que si une proposition donnée est vraie alors tout est vrai équivaut à dénier cette proposition.

Les conventions des Graphes « bêta »

Comment représenter le fait que deux propositions A et B soient vraies au même quasi-instant ? Ce sera en les liant avec un trait plein. A – B signifiera que A et B sont vraies au même quasi-instant. Ainsi – A pourra signifier que A est vrai à un certain quasi-instant, et donc – A et A auront la même signification. Toutefois, nous pouvons penser qu'une proposition est une sorte de rhème (parfois appelé «prédicat», lorsqu'il est question de proposition) particulier, une *médade*, dit Peirce. Peut-être avons-nous la possibilité alors de généraliser aux rhèmes ce que nous avons fait pour la proposition, de la manière suivante. Si A est un rhème, et non plus une proposition qui est conçue comme un genre de rhème particulier, alors –A signifiera que la proposition obtenue en remplaçant le *tiret* (*dash*) par une marque d'existant à un quasi-instant est assertée. Mais la théorie des rhèmes prévoit plusieurs types de rhèmes, en dehors des médades, les *monades* (un blanc, représenté par une accroche), les *dyades* (deux blancs), les *triades* (trois blancs). Plus de deux blancs, une *polyade*, plus d'un blanc, une *relation*. On appellera *prédicat ultime* d'une proposition le prédicat obtenu en mettant dans la proposition un blanc à chaque endroit où c'est possible, et la forme de proposition obtenue sera appelée une *proposition différente*. Deux propositions pour lesquelles il n'est fait aucune différence relative à ce qui reste inanalysé (le rhème) ne sont dites différer que par leur *expression*. (Dieu donne quelque bien à tout homme/quelque bien est accordé par Dieu à tout homme). Chaque partie de la proposition qui peut être remplacée par un nom propre sera dit *sujet* de la proposition.

Reste la question de savoir si –est beau signifie «quelque chose est beau» ou «quoi que ce soit est beau», car chacun asserte le rhème d'un individuel, le premier laissant au grapheur le soin de le désigner, le dernier laissant à l'interprète le soin de remplir le blanc avec le nom propre qu'il veut. Comment faire ce choix? Il faut remarquer que les deux figures suivantes,

Figure 1

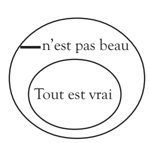


Figure 2

sont telles que si l'une désigne «quelque chose est beau», l'autre désigne «toute chose est belle». Ceci nous conduit à analyser laquelle des deux propositions – l'universelle ou la particulière – est la plus proche par nature de la proposition hypothétique (puisqu'une des deux formes est hypothétique). Or, une proposition du type «il y a une salamandre, et elle vit dans le feu» (traduction de «une certaine salamandre vit dans le feu») n'est guère hypothétique, alors qu'on voit bien que la proposition «toute salamandre vit dans le feu» s'exprime tout naturellement sous la forme «si quelque chose est une salamandre, alors cette chose vit dans le feu». C'est ce qui nous fera choisir la *figure 1* pour représenter «quelque chose est beau». D'où la convention:

C4. Dans ce système, l'expression inanalysée d'un rhème peut être appelée un *site* (*spot*). Une place distincte de sa périphérie sera appropriée pour chaque blanc, laquelle place sera appelée une *accroche* (*hook*). Un site et un point à chaque accroche sera un graphe exprimant une proposition qui résulte du remplissage de chaque blanc du rhème par une signe séparé d'un individu existant non désigné de l'univers et appartenant à quelque catégorie déterminée, usuellement celle des «choses».

Ainsi exprimer deux propositions reliées au même individu ne saurait se faire simplement en juxtaposant –est l et –est m: la connexion doit être un fait exprimé iconiquement. D'où l'écriture de, par exemple, A est plus grand que quelque chose plus grand que B:

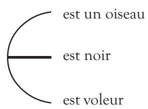
A est plus grand que ———————— est plus grand que B

Nous appellerons le signe de connexion la *ligne d'identité*. D'où les deux conventions:

C5. Deux points en coïncidence dénoteront le même individu.

C6. Une ligne pleine, appelée *ligne d'identité*, sera un graphe assertant l'identité numérique des individus dénotés par ses deux extrémités.

C7. Une ligne d'identité de branchement exprimera un rhème triade signifiant l'identité des trois individus, dont les désignations sont représentées en remplissant les blancs du rhème en coïncidence avec les trois terminaisons de la ligne. Comme dans la figure suivante:



Prenons maintenant la proposition «toute salamandre vit dans le feu». Est-elle exprimée par la figure suivante?

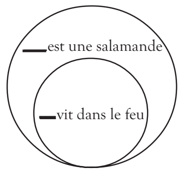


Figure 3

On ne serait pas assuré alors qu'il s'agisse de la même chose, puisque nous aurions le graphe de «si quelque chose est une salamandre, alors quelque chose vit dans le feu». L'expression de l'identité des deux choses ne peut se faire qu'en rejoignant les deux lignes:

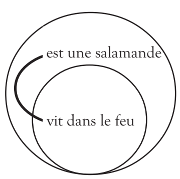


Figure 4

Mais une nouvelle ambiguïté apparaît. Est-ce que le graphe de la *figure 4* signifie «quelque chose si elle est une salamandre vit dans le feu» ou «toute chose qui est une salamandre vit dans le feu»? Or la première interprétation pourrait s'écrire de la façon suivante:

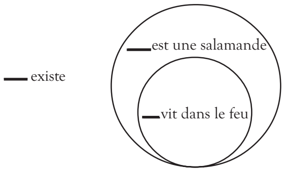
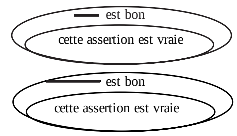


Figure 5

car ce graphe exprime que quelque chose existe et qu'il est faux qu'il y a une salamandre et que rien ne vit dans le feu. Cela rendrait inutile la jonction des lignes d'identité. D'où les deux conventions:

C8. Les points sur la *clôture* (*sep*) seront considérés comme situés hors de l'enceinte, de telle façon que la jonction de ces points avec tout autre point hors de la clôture par une ligne d'identité sera interprétée comme si le point sur la clôture était hors d'elle à l'extérieur de cette clôture.

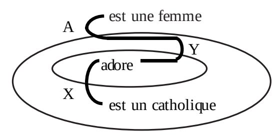
C9. La jonction par une ligne d'identité d'un point sur la clôture et d'un point à l'intérieur de la clôture assertera de tels individus comme ils sont dénotés par le point sur la clôture, en accord avec la position de ce point par le convention 8, une identité conditionnelle hypothétique, en accord avec les conventions applicables aux graphes situés comme l'est la portion de cette ligne qui est à l'intérieur de la clôture.



«Rien n'est bon»

«Quelque chose n'est pas bon»

Si nous marquons d'une lettre les points de croisement sur la clôture, comme dans la figure suivante



(qui se déchiffre ainsi: quelque chose, A, est une femme et s'il y a un individu, X, qui est un catholique, et un individu, Y, identique à A, alors X adore Y), ce graphe se lit «quelque femme est adorée par tout catholique, s'il y en a». On analyserait de même les relations triadiques.

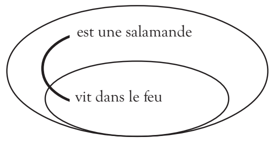
C10. Le *Pseudographe* peut être tracé comme un *site* (*spot*) noir remplissant entièrement le fermé dans lequel il est.

Corollaires

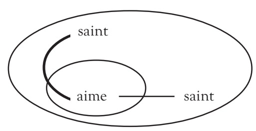
1. Un huit intérieur, et son contenu, ayant un Pseudographe dans le fermé interne où il se trouve équivaut à la dénégation du contenu du fermé externe.

2. Une proposition disjonctive peut être exprimée en plaçant ses membres dans plusieurs boucles d'une clôture. Mais cela n'exclura pas la vérité simultanée de plusieurs de ses membres ou de tous.

3. Des sites dans le même compartiment sont copulés s'ils sont dans des enclos pairs, et combinés disjonctivement dans des enclos impairs, et toute ligne d'identité dont la partie la plus externe est dans un enclos pair réfère à quelque chose, alors que dans un enclos impair elle réfère à tout ce qui peut être. L'interprétation commencera de l'extérieur de toutes les clôtures vers l'intérieur. Les sites dans un enclos pair seront pris affirmativement, et négativement dans un enclos impair. Voici un exemple.



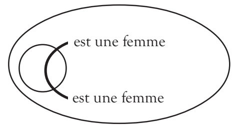
Quoi que ce soit ou n'est pas une salamandre ou vit dans le feu.



Quels que puissent être X et Y, ou X n'est pas un saint, ou Y n'est pas un saint, ou X aime Y, c'est-à-dire, tout saint aime tout saint.

4. Un enclos vide, traversé seulement par une ligne d'identité, exprime avec son contenu la non-identité des extrémités de cette ligne.

Voici une figure justifiant cette interprétation :



Il est faux qu'à la fois X soit une femme, Y soit une femme et X≠Y. Autrement dit : une femme est une femme ! Voilà quelles sont les principales conventions des Graphes de Peirce (dits *alpha* et *bêta*). Nous avons utilisé plusieurs articles de Peirce pour cette présentation, la plupart se trouvant dans les livres 3 et 4 des *Collected Papers*.

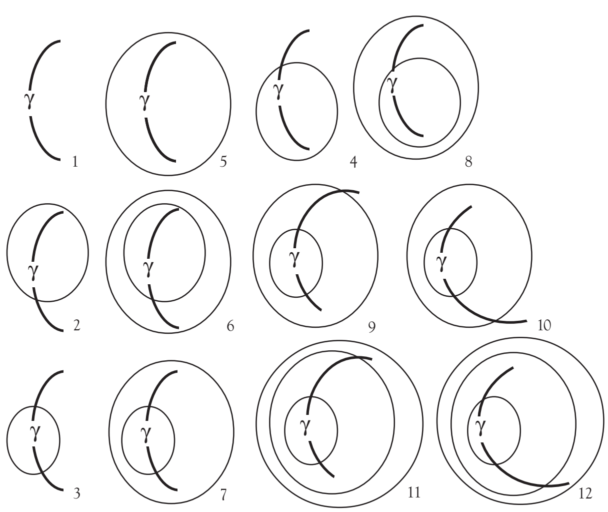


Figure 1

Quelqu'un aime quelqu'un, et après ?

Voici les 12 variantes de la proposition première (proposition 1), où «γ» est le rhème aime (*cf*. la *figure 1* au bas de la colonne précédente).

Les propositions sont alors :

1 : Quelqu'un aime quelqu'un.
2 : Il est quelqu'un que nul n'aime.
3 : Quelqu'un n'aime pas quelqu'un.
4 : Quelqu'un n'aime personne.
5 : Nul n'aime quiconque.
6 : Chacun est aimé de quelqu'un.
7 : Tous aiment tout le monde.
8 : Chacun aime quelqu'un.
9 : Quelqu'un aime tout le monde.
10 : Quelqu'un est aimé de tous.
11 : Chacun a quelqu'un qu'il n'aime pas.
12 : Chacun a quelqu'un dont il n'est pas aimé.

«Quelqu'un s'aime» ou
«quelqu'un aime quelqu'un d'autre»…

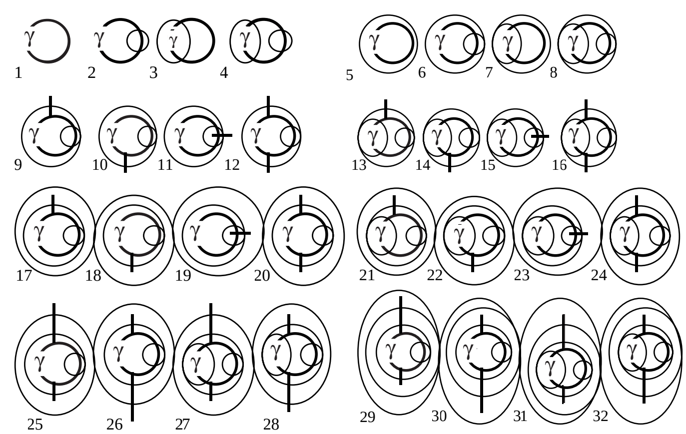


Figure 2

1 : Quelqu'un s'aime.
2 : Quelqu'un aime quelqu'un d'autre.
3 : Quelqu'un ne s'aime pas.
4 : Quelqu'un n'aime pas quelqu'un d'autre.
5 : Nul ne s'aime.
6 : Nul n'aime quelqu'un d'autre que lui-même.
7 : Chacun s'aime lui-même.

8 : Tous n'aiment que les autres.
9 : Il y a quelqu'un qui n'aime que lui-même.
10 : Il y a quelqu'un qui n'est aimé que par lui-même.
11 : Il y a quelqu'un qui n'aime que lui et n'est aimé que par lui.
12 : Il y a deux personnes qui, si l'une aime l'autre, sont la même personne.
13 : Quelqu'un aime tout autre que lui-même.
14 : Quelqu'un est aimé par tout autre que lui-même.
15 : Il y a quelqu'un que nul autre que lui-même n'aime pas et qui n'est pas aimé par nul autre que lui-même.
16 : Il y a deux personnes qui, si l'une n'aime pas l'autre, sont la même personne.
17 : Nul n'aime quelqu'un qui serait autre que lui.
18 : Nul n'est aimé de quelqu'un qui serait autre que lui.
19 : Il y a quelqu'un qui, s'il aime, ce n'est que lui ou, s'il est aimé, ce n'est que par lui.
20 : Il n'y a d'amour que pour soi-même.
21 : Tout le monde aime quelqu'un mais pas lui-même.
22 : Tout le monde est aimé par quelqu'un, mais pas par lui-même.
23 : Chacun est le seul à ne pas s'aimer.
24 : Il n'y a de non-amour que pour soi-même.
25 : Il y a quelqu'un qui, parmi tous, n'aime que lui-même.
26 : Il y a quelqu'un qui, parmi tous, n'est aimé que de lui-même.
27 : Il y a quelqu'un qui, s'il n'aime pas quelqu'un, c'est exclusivement lui-même.
28 : Il y a quelqu'un qui, s'il n'est pas aimé par quelqu'un, c'est exclusivement par lui-même.
29 : Chacun a quelqu'un, s'il est autre que lui, qu'il n'aime pas.
30 : Chacun a quelqu'un dont, s'il est autre que lui, il n'est pas aimé.
31 : Chacun a quelqu'un, s'il est autre que lui, qu'il aime.
32 : Chacun a quelqu'un dont, s'il est autre que lui, il est aimé.

Rappelons pour mémoire l'aphorisme que Peirce a écrit en Graphes Existentiels (nous laissons au lecteur le soin de le lire lui-même) :

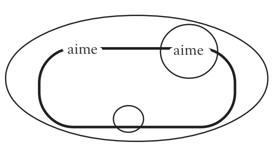


Figure 3

Les mûres amours adolescentes… et quelques autres

Nous ajoutons maintenant les deux rhèmes monadiques suivants : « α » « est adolescent » et « β » « est femme ». L'adolescent peut être une femme et inversement. L'un comme l'autre peuvent être utilisés métaphoriquement.

Nous allons pour cela considérer les 8 tableaux différents (T1 à T8) formés à partir des propositions suivantes :

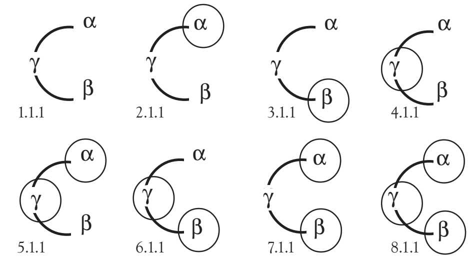


Figure 4

qui sont :
1 : Cet adolescent aime cette femme.
2 : Celui-ci, qui n'est pas adolescent, aime cette femme.
3 : Cet adolescent aime celui-là, qui n'est pas une femme.
4 : Cet adolescent n'aime pas cette femme.
5 : Celui-ci, qui n'est pas adolescent, n'aime pas cette femme.
6 : Cet adolescent n'aime pas celui-ci, qui n'est pas une femme.
7 : Celui-ci, qui n'est pas adolescent, aime celui-là, qui n'est pas une femme.
8 : Celui-ci, qui n'est pas adolescent, n'aime pas celui-là, qui n'est pas une femme.

Chaque tableau correspondant à l'une des propositions ci-dessus sera décomposé en 6 sous-tableaux notés, pour T1 par exemple, de T1.1 à T1.6. Nous verrons que les tableaux T1.1, T1.3, T1.5, T1.6 sont semblables et que les tableaux T1.2 et T1.4 sont aussi semblables.

Les premières propositions de chaque sous-tableau (1 à 6) sont les suivantes :

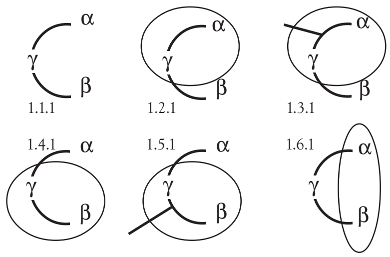


Figure 5

1 : Cet adolescent aime cette femme.
2 : Cette femme n'est aimée d'aucun adolescent.
3 : Cette femme, celui-ci ne l'aime pas, s'il est adolescent.
4 : Cet adolescent n'aime aucune femme.
5 : Cet adolescent, cette personne, si elle est une femme, ne l'aime pas.
6 : Celui-ci aime celui-là, mais celui-ci n'est pas adolescent ou celui-là n'est pas une femme.

En fait, pour générer l'ensemble des tableaux, il nous suffit de connaître la structure de T1.1 et de T1.2, puisque les TX.1 et TX.2 (où X varie de 1 à 8) sont tous semblables, respectivement, à T1.1 et T1.2.

Tableau T1.1

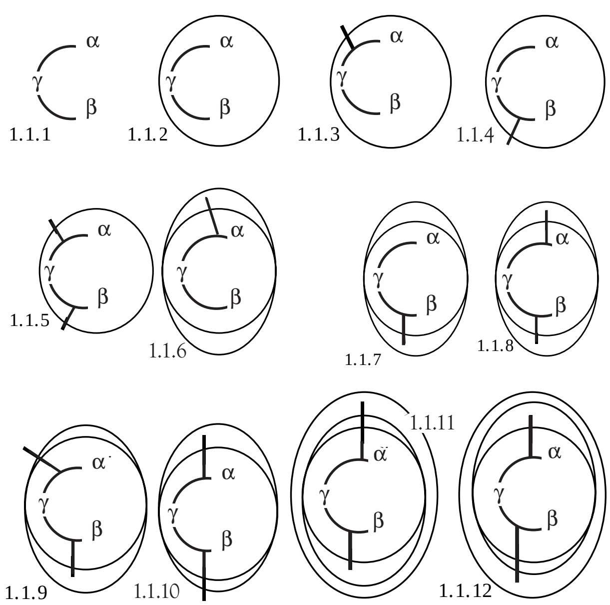


Figure 6

1 : Cet adolescent aime cette femme.
2 : Nul adolescent n'aime quelque femme que ce soit.
3 : Celui-ci, s'il est adolescent, n'aime aucune femme.
4 : Cette personne-là, si elle est une femme, n'est aimée d'aucun adolescent.
5 : L'un n'aime pas l'autre, si l'un est adolescent et l'autre une femme.
6 : Tous sont des adolescents qui aiment quelque femme.
7 : Tous sont des femmes qui aiment quelque adolescent.
8 : Tous les adolescents aiment toutes les femmes.
9 : Cet adolescent, s'il en est, aime toutes les femmes.
10 : Cette femme, s'il en est, est aimée de tous les adolescents.
11 : Nul adolescent n'aime toutes les femmes.
12 : Nulle femme n'est aimée de tous les adolescents.

Tableau T1.2

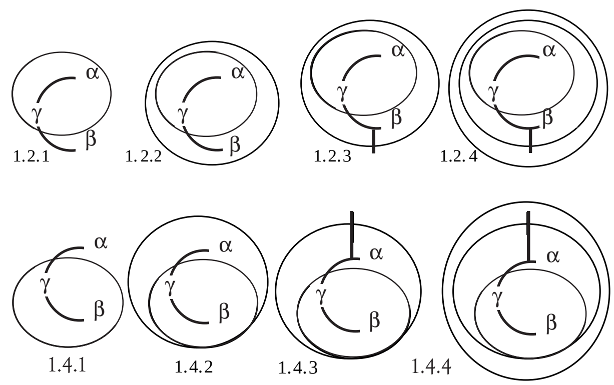


Figure 7

1.2.1 : Cette femme n'est aimée d'aucun adolescent.
1.2.2 : Toute femme, s'il en est, est aimée de quelque adolescent.
1.2.3 : Cette personne, si elle est une femme, est aimée de quelque adolescent.
1.2.4 : Nulle femme n'est aimée de quelque adolescent.
1.4.1 : Cet adolescent n'aime aucune femme.
1.4.2 : Tout adolescent, s'il en est, aime quelque femme.
1.4.3 : Cet adolescent, s'il en est, aime quelque femme.
1.4.4 : Nul adolescent n'aime quelque femme.

La désignation d'un graphe se fera ainsi, par exemple pour ceux plus haut (*figure* 7) : 1.2.1, 1.2.2, 1.2.3, 1.2.4. Le premier chiffre désigne les formes du tableau à 8 graphes de la *figure 4*, le deuxième, les formes du tableau à 6 graphes de la *figure 5*, les troisièmes, s'il est 1, 3, 5 ou 6, les 12 graphes de la *figure* 6, et s'il est 2 ou 4, les 4 graphes de la *figure* 7. Ces Graphes se forment de la façon suivante, par exemple 4.3.9 : 4 nous indique qu'il faut prendre le quatrième graphe, dit « de base » de la *figure 4*, à savoir :

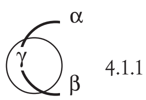


Figure 8

Puis ce graphe va remplacer le graphe de base 1. dans la forme du graphe .3., donnant un nouveau graphe 4.3. (qui remplace donc 1.3.) :

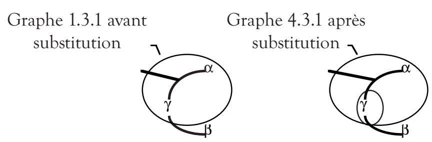


Figure 9

Enfin ce nouveau graphe va remplacer 1.3.9 :

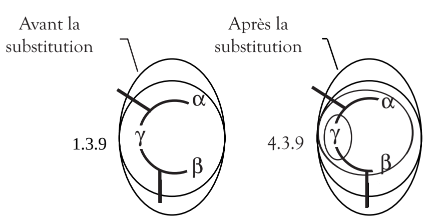


Figure 10

Autre exemple, celui de la formation de 7.4.3 :

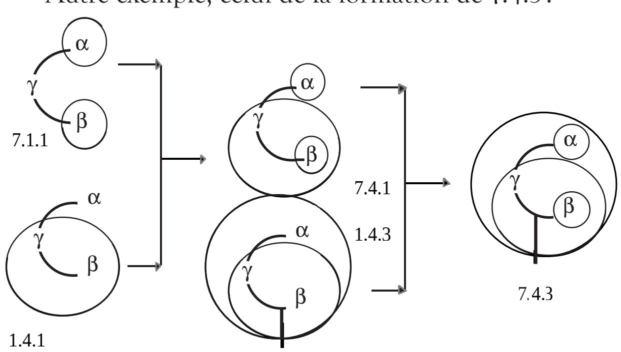


Figure 11

Les propositions peuvent être exprimées ainsi :
4.3.9 : C'est quelqu'un pour qui toute créature est une femme qui, s'il est adolescent, est aimée de lui.
7.4.3 : Il est une personne, si elle est femme parce que quelqu'un l'aime, pour qui ce dernier est adolescent.

Nous pouvons alors répondre à la question : combien de telles propositions distinctes peut-on espérer ? Il y a 8 propositions du type a.1.1, 6 du type 1.b.1. Si b = 1, 3, 5 ou 6, il y a 12 propositions distinctes 1.b.c, mais si b = 2 ou 4, il n'y en a plus que 4. En résumé : a.b.c. : a = 1 2, ..., 8, b= 1, 3, 5, 6, c = 1, 2, ..., 12 soient 8x4x12 propositions distinctes. a.b.c. : a = 1 2, ..., 8, b= 2, 4, c = 1, 2, 3, 4 soient 8x2x4 propositions distinctes.

En tout il y aura donc 448 *propositions distinctes*.

LA FAÇON DE DONNER…

Le prototype du rhème triadique est « donne » (γ). Nous nous bornerons à voir combien il y a de formes différentes de triades avec négations. Pour cela, nous étudierons successivement les triades à 0, 1, 2, 3 et 4 coupures. Pour énoncer les propositions, nous conviendrons que « x » sera celui qui donne, « y » ce qui est donné et « z » celui à qui l'on donne (*cf. figure 12*). Par ailleurs, x, y ou z énoncés sans déterminants équivaudra à asserter leur existence non conditionnelle.

⓿

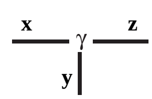


Figure 12

0.1 : x donne y à z

❶

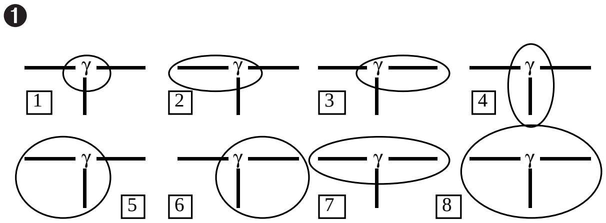


Figure 13

1.1 : x ne donne pas y à z
1.2 : aucun x ne donne y à z
1.3 : x ne donne y à aucun z
1.4 : x ne donne aucun y à z
1.5 : aucun x ne donne aucun y à z
1.6 : x ne donne aucun y à aucun z
1.7 : aucun x ne donne y à aucun z
1.8 : aucun x ne donne aucun y à aucun z.

❷

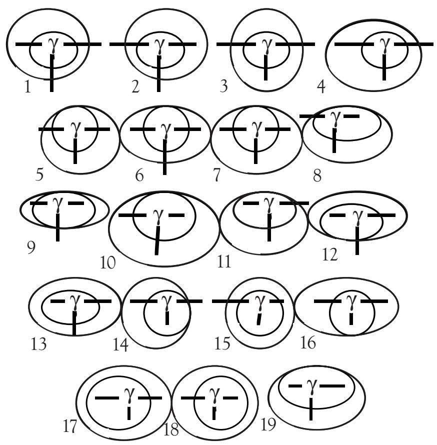


Figure 14

2.1 : tout x donne y à z
2.2 : x donne y à tout z
2.3 : x donne tout y à z
2.4 : tout x donne tout y à z
2.5 : x donne tout y à tout z
2.6 : tout x donne y à tout z
2.7 : tout x donne tout y à tout z
2.8 : x donne chaque y à un z
2.9 : y est donné par chaque x à un z
2.10 : chaque x donne chaque y à un z
2.11 : z reçoit chaque y d'un x
2.12 : y est donné à chaque z par un x
2.13 : chaque y est donné à chaque z par un x
2.14 : z reçoit de chaque x un y
2.15 : x donne à chaque z un y
2.16 : chaque x donne à chaque z un y
2.17 : chaque z reçoit un y d'un x
2.18 : chaque x donne un y à un z
2.19 : chaque y est donné par un x à un z.

❸

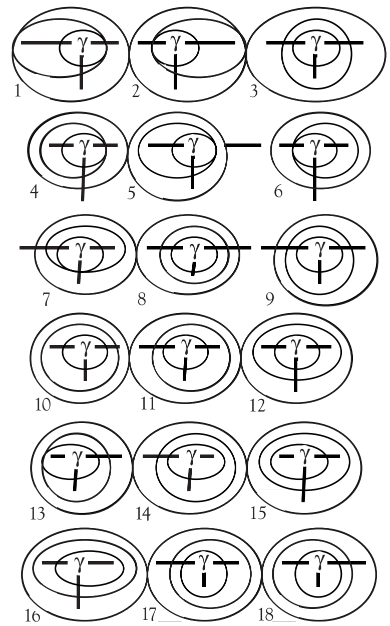


Figure 15

3.1 : pour chaque y et z, un x ne donne pas y à z
3.2 : pour chaque x et y, x ne donne pas y à un z
3.3 : pour chaque x et z, x ne donne pas un y à z
3.4 : y, pour chaque z, n'est pas donné par un x à z
3.5 : z ne reçoit pas chaque y d'un x
3.6 : y n'est pas donné par chaque x à un z
3.7 : x ne donne pas chaque y à un z
3.8 : z ne reçoit pas de chaque x un y
3.9 : x ne donne pas à chaque z un y
3.10 : tout z ne reçoit pas un y d'un x
3.11 : tout x ne donne pas un y à un z
3.12 : tout y n'est pas donné par un x à un z
3.13 : chaque z a un y qui lui est donné par tout x
3.14 : chaque x donne un y à tout z
3.15 : chaque y est donné à un z à tout x
3.16 : chaque y est donné par un x à tout z
3.17 : chaque x donne à un z tout y
3.18 : chaque z reçoit d'un x tout y.

❹

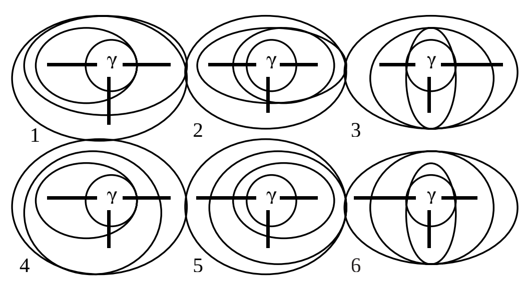


Figure 16

4.1 : pour chaque y il y a un z à qui aucun x ne le donne
4.2 : pour chaque y il y a un x qui ne le donne à aucun z
4.3 : pour chaque z il y a un x qui ne lui donne aucun y
4.4 : pour chaque z il y a un y qui ne lui est donné par aucun x
4.5 : pour chaque x il y a un y qu'il ne donne à aucun z
4.6 : pour chaque x il y a un z à qui il ne donne aucun y.

Il y a donc 52 (1+8+19+18+6) propositions distinctes.

Conclusion

Ce petit jeu avec des ronds et des barres nous montre la portée de l'iconisme, en particulier en quoi il se distingue des jeux symboliques. Si, constamment, les résultats obtenus à partir du jeu d'icônes a pu être interprété « symboliquement », c'est parce que celles-ci étaient compatibles avec la dimension symbolique des graphes. Mais, en aucun cas, nous n'avons fait autre chose avec les petits ronds que de les placer de toutes les façons différentes en rapports avec les lignes et avec les autres ronds. Il n'y a là nulle découverte ! C'est parfaitement explicité par Peirce dans ses études sur les icônes des mathématiques. Toutefois, il faut bien dire que ce n'est généralement pas bien compris. Nous espérons que ces quelques pages auront permis à certains de s'initier à la distinction symbole-icône.

NOTE

1. Une proposition conditionnelle *de inesse* ne considère que l'état des choses existentiel et, dès lors, elle n'est fausse que dans le cas où le conséquent est faux alors que l'antécédent est vrai. Si l'antécédent est faux, ou si le conséquent est vrai, la conditionnelle *de inesse* est vraie.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

COHADON, F. *et al.* [1998] : *Les Traumatismes crâniens*, Paris, Arnette.

BALAT, M. [1990] : « *Type*, *Trace*, et *Ton* : le *Ton* peircien », *Semiosis,* 57-8 ;

[1994] : « Sur la division du sujet », *S-Revue Européenne de Sémiotique*, vol. 6 (3, 4) ;

[1998a] : *Autisme et Éveil de coma : Signes et Institutions*, Nîmes, Théétète ;

[1998b] : « Encorporation, Scription et Inscription : Sujet et traduction », *Degrés*, Helbo (éd.), Bruxelles (à paraître).

DELEDALLE, G. [1990] : *Lire Peirce aujourd'hui*, Bruxelles, De Boeck.

PEIRCE, C.S. [1931-1935] : *Collected Papers*, vol. I-IV (sous la dir. de C. Hartshorne et P. Weiss), Cambridge, Mass., The Belknap Press ;

[1958] : *Collected Papers*, vol. VII-VIII (sous la dir. de A.W. Burks), Cambridge, Mass., The Belknap Press.